

**Zeitschrift:** Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle  
**Band:** 27 (1959)  
**Heft:** 4

**Artikel:** Le Km. 4  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-568575>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 04.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

déclare chez les migrants ou à leur contact». Moralité : voyageons donc, mes chers amis ! Monsieur Alexis Curvers me fournit une justification inattendue pour cet itinéraire où je vous entraîne.

Restons encore à Rome, voulez-vous. Cette fois avec un auteur italien, Pier Paolo Pasolini, dont le livre vient d'être traduit en français sous le titre : «Les ragazzi»<sup>5</sup>). Ah ! cette fois, il ne s'agit pas de tourisme. Les ragazzi, ce sont les enfants pauvres de la grande ville, les jeunes voyous, les adolescents de la pègre. Le livre n'est pas facile à lire, écrit en argot, dans un style à faire rougir le lecteur le mieux averti. Quand à l'action, aux multiples actions de cette chronique de la zone romaine, elle fait quelquefois sourire, mais le plus souvent elle écœure, révolte et fait frémir de pitié. Tous ces garçons pour qui la prostitution et le vol ne sont que des moyens entre autres, — et pas même toujours faciles ! —, d'avoir un morceau de pain dans le ventre, je souhaite qu'après avoir lu ce livre vous éprouviez pour eux plus de tendresse que de dégoût. Des vies semblables se déroulent-elles dans d'autres grandes villes ? Sans doute, cela n'est pas spécifiquement italien, mais cela est caché par la brume, l'habitude et les portes closes. Ici, il y a le grand soleil qui oblige à étaler dehors toutes les misères, à dénuder toutes les plaies. Ce soleil qui purifie aussi et qui éclaire, qui fait briller la crasse, rutiler les loques, chanter dans le désespoir.

Touristes, mes amis, pardonnez-moi de vous laisser sur cette dernière image de l'Italie. Elle assombrira peut-être votre retour, mais enfin ce paysage existe aussi. Vous n'aimerez pas ce roman, si vous ne recherchez que le joli et l'agréable, mais c'est un beau livre parce qu'il vous montre l'envers du décor, qu'il peut vous arracher un peu de pitié et de compréhension et, qui sait ? vous faire rêver de soustraire un jour un de ces ragazzi à la misère pour lui donner à partager votre bonheur...

Et maintenant, je vous laisse au carrefour des routes. Bon voyage, amis ! Que ces guides très variés que je vous ai proposés vous incitent à tracer vos propres itinéraires et à vivre vos propres romans.

G.D. Février 1959

- 1) Editions Piazza. Paris 1930.
- 2) » Julliard. Paris 1958.
- 3) » Julliard. Paris 1958.
- 4) » Robert Laffont. Paris 1958.
- 5) » Buchet-Chastel. Paris 1958.

## Le Km. 4

*par Daniel*

Pour passer leurs loisirs, il y en a qui choisissent la plage tapageuse et l'hôtel débordant de luxe. Ils dépensent des sommes exagérées, empruntent à des amis ou s'obligent à d'insupportables économies.

Moi, je fais preuve d'une grande modestie. D'abord, parce que je ne suis pas riche ni n'ai pu encore me résoudre à dépenser l'argent des

autres. Et puis, surtout, parce que la vie m'a réduit à des proportions très humaines, en même temps qu'elle m'apprenait à me satisfaire de peu, à considérer chaque rayon de soleil comme un miracle authentique, et chaque orage comme un mal, certes détestable, mais souvent nécessaire.

Le Km. 4, c'est simplement un arrêt d'autobus, sur une route quelconque, d'un quelconque pays (car tous les pays se ressemblent). De là, par la grâce capricieuse d'un sentier à peine tracé, on gagne les berges d'une rivière sans histoire dont j'aime à partager la paresse, étendu, nu, sur le sable. Combien de fois ai-je déjà parcouru le chemin, et combien de fois le parcourrai-je encore ? Combien de fois suis-je parti de chez moi, heureux, confiant, enthousiaste ? Et combien de fois suis-je revenu, triste, déçu, atrocement seul ? Je l'ignore, et cela n'a d'ailleurs pas beaucoup d'importance. J'y suis même allé en hiver, alors que la neige recouvrait les pierres du sentier, pour revivre des souvenirs et penser au printemps, dans une tranquillité qui m'est singulièrement familière. Et je vous évoquais tous, chers et terribles garçons de la rive, répétant vos noms et mesurant dans mon cœur les traces que vous y aviez laissées, comme les sillons que le laboureur dessine dans son champ avec sa charrue.

Toi, Marc, le menteur que je faisais semblant de prendre au sérieux pour voir jusqu'où te conduirait ton imprudence. Et aussi parce que tu étais beau et que j'étais faible, ne pouvant me lasser d'admirer la perfection de ton corps et celle de ton visage. Pourquoi a-t-il fallu que ton âme n'ait été à l'image de la silhouette que tu offrais au monde ? Nous n'échangeâmes que de vagues caresses. Tu te bornais à remettre au lendemain une rencontre que je voulais à l'abri de tous les regards, prétextant je ne sais quel surcroît de travail ou la visite inopportune d'une cousine d'Allemagne. Bref ! Les excuses habituelles. Et je mordais à l'hameçon, malgré la douleur, pour avoir le droit de te revoir. Mais, au fond, tu n'as été qu'un bien mauvais joueur, Marc. Car, peu à peu, tes mensonges répétés devaient avoir raison de mon attachement et de ma patience. Je te tournai le dos et, comme par hasard, le jour où tu paraissais enfin te décider. Hélas ! Il n'a jamais été dans mes habitudes de revenir sur mes pas.

Et toi, Roger, toujours pressé ? Tu m'entraînais presque malgré moi sous le couvert d'un buisson et, en hâte, consummais un acte que j'aurais aimé voir se prolonger bien davantage. Il m'arriva de me plaindre. Tu ne m'écoutais pas et ne cessais de répéter : « Ne me salue pas, dans la rue. Fais comme si tu ne me connaissais pas. Attention ! Les gens nous épient ! ». Roger était sur le point d'épouser une fille de bonne famille. Il prenait ses précautions. Les hommes, toutefois, ne lui déplaisaient point. Et je devais être sans doute l'un de ses favoris attentifs et muets.

Toi, Georges, jeune mendiant et voyou, merveilleusement impudique. Tu ne craignais pas de m'embrasser et de te frotter contre moi en plein soleil, alors que tes mains ne demeuraient pas inactives. Dans quelle situation me suis-je parfois trouvé, à cause de ton insouciance, ne sachant où me réfugier lorsque des promeneurs s'approchaient ! J'attends toujours la nuit au cours de laquelle — je t'entends encore me le dire — « nous devons nous saouler d'amour », car tu disparus sans laisser

de trace. Il ne m'étonnerait point d'apprendre que tu finis tes jours en prison. A moins que nous y allions ensemble, pour le cas où je devrais te revoir et céder une fois de plus à ta séduction.

Toi, Gérald, fantôme égaré, qui est passé par là. un seul jour, pour ne plus revenir. Tu tournas tout le matin autour de moi, n'osant trop t'approcher. De loin, je t'avais senti et reconnu. Lorsque le moment me parut favorable, je t'appelai. Docile, tu vins t'asseoir près de moi. Nous ne parlâmes que de choses insignes mais je donnai à ma voix le ton qui me semblait convenir. Et, soudain, tu me crias avec rage : «Jamais, oh jamais, je ne pourrai être heureux, puisque j'aime les garçons ! ». Je te pris contre moi, essayai de te consoler, de te persuader que la vie n'était ce que tu imaginais ni les hommes aussi méchants que tu le pensais. Je te parlai de mes drames, des mes espoirs, de mon optimisme, allant très loin dans mes confidences. Ne te devais-je pas cette marque de confiance ? Puis je t'embrassai longuement, mettant dans mon étreinte toute l'affection dont je me sentais capable. Tu répondis à mes baisers et te mis à pleurer. Une femme, de loin, nous regardait, interloquée. Je commis l'erreur de te laisser et de te donner rendez-vous pour le même soir, mais tu ne vins pas. Tu ne pouvais venir car tu avais peur. Peur de moi, peur de la vie, de toi-même. Tu étais jeune, sans expérience, incroyablement timide et désorienté, n'ayant encore bien compris de quelle essence était le monde qui s'ouvrait devant toi. Je ne t'en veux point d'avoir refusé mon amitié et mon aide. Il m'est arrivé, autrefois, de poser des lapins, et pour les mêmes raisons que les tiennes. N'est-il pas juste que je sois une fois, moi aussi, la poire ?

Et toi, Jean, le trompettiste frénétique d'une formation de jazz sans éclat. Bien de ton époque ! Tu ne pouvais te débarrasser d'une ridicule casquette de toile, même lorsque nous disparaissions pour des heures dans l'ombre épaisse d'un fourré. Ça «fait touriste» m'assurais-tu. Je ne me sentais le courage de discuter un jugement aussi péremptoire mais, au-dedans de moi, force m'était de sourire. On dit qu'il faut de tout pour faire un monde ! De vous aussi, jolis athlètes en herbe, qui choisissiez peut-être inconsciemment mon lieu de retraite habituel pour s'adonner à de violents exercices. L'un de vous, si j'ai bonne mémoire, s'appelait Paul. Il s'étendait avec une joie manifeste à mes côtés. Nous fumions alors cigarette sur cigarette et ne cessions de parler de mille sujets passionnants. Je suis certain (il m'est doux de me rappeler des preuves qui motivent mon assurance...) que Paul, sans la présence bruyante de ses joyeux compagnons, se serait montré plus affectueux à mon égard. Pourtant, il ne vint jamais seul. Les sportifs ont une psychologie que je renonce à comprendre !

Saisons de mon cœur comme les saisons de l'année. Amertume des jours que l'on compte et des récoltes qu'un rien pourrait anéantir. Fragilité de la fleur et d'un ciel rarement sans nuages. Bon ! Voilà que je me reprends à souffrir. Serait-ce à cause de mon âge ? Oublierais-je que l'hiver va bientôt finir et que je suivrai, pour la centième fois, le chemin semé de pétales, dans un paysage qui, lui au moins, n'a pas trahi l'affection que je lui témoigne ?